

Prévenu de l'émeute par les rumeurs qu'il entendait depuis la veille gronder autour de la Bastille, de Launay s'était préparé à la résistance.

La petite garnison était sous les armes depuis deux heures du matin.

Toutes les précautions étaient prises. L'artillerie était prête.

Outre l'artillerie de la Bastille, il y avait celle de l'Arsenal.

Sur les tours on avait amoncelé six voitures de pavés, de boulets, de ferraille.

Dans leurs meurtrières du bas, de Launay avait placé douze gros fusils de remparts.

Chacun d'eux pouvait porter une livre et demie de balles.

On appelait ces fusils les amusettes du comte de Saxe.

Quinze pièces de canon bordaient les tours.

Trois pièces de campagne étaient placées dans la grande cour, en face la porte d'entrée.

La garnison était d'ailleurs peu nombreuse; elle se composait en tout de 114 hommes.

Il y avait 32 Suisses du régiment de Salis-Samande et, avec eux, 82 invalides.

Les munitions ne manquaient pas.

Il y avait dans les caissons 400 biscaïens, 1,500 cartouches, des boulets de calibre et 250 barils de poudre du poids de 125 livres chacun.

La matinée se passa jusqu'à neuf heures sans que rien vint hâter le cours des événements qui se préparaient.

Une foule immense, de plus en plus serrée, couvrait la place.

Il y avait des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants; beaucoup venaient, par curiosité, pour voir; un très-petit nombre avait un dessein arrêté; on voyait peu d'armes.

Beaucoup d'hommes portaient à leur bonnet une cocarde verte; quelques-uns, pour cocarde, avaient pris des feuilles.

D'autres avaient des cocardes rouges et bleues. Ces deux couleurs étaient celles de la ville de Paris.

Mille bruits divers couraient dans la foule.

— Qu'est-ce qu'on va faire?

— On va prendre la Bastille.

Les uns levaient les épaules, les autres riaient.

— Plus loin, on parlait de M. Necker.

— Le roi l'a renvoyé, puis il l'a fait revenir.

— Vive le roi!

— Vive M. Necker!

— Ce n'est pas vrai, criait un inconnu, M. Necker est parti; il ne reviendra pas.

Vers les sept heures et demie, un haquet descendit du faubourg Saint-Antoine.

Il était traîné par deux chevaux: sur le haquet il y avait cinq ou six tonneaux.

— C'est bien vu, disait l'un des spectateurs, il fera chaud, on nous apporte à boire.

— Oui, mais qui nous donnera à manger? répond un autre.

— Tiens! ils descendent leurs tonneaux là-bas, sous la porte-cochère!

— Ce sont des tonneaux de bière!

— Oui, ce sont les chevaux de Santerre, le brassin du faubourg.

Les conducteurs du haquet, dans lesquels nos lecteurs voudront bien reconnaître le Marseillais et l'Américain, déposèrent les tonneaux sous la porte-cochère d'une maison qui était située au coin du boulevard et de la rue du faubourg Saint-Antoine.

Quelqu'un étant venu près des tonneaux avec une pipe,

— Passez au large, l'ami, crièrent-ils.

On était occupé à regarder le déchargement des tonneaux, quand un grand bruit se fit du côté de la Bastille.

C'était une députation qui venait de l'Hôtel-de-Ville, et qui demandait à entrer dans la forteresse, pour parler au gouverneur.

Au milieu d'un groupe un homme murmura:

— Ils vont perdre le temps en paroles quand il faudrait agir.

— Si on peut s'entendre à l'amiable, reprit le voisin.

— Il n'y a pas d'entente possible, répliqua le premier.

— Pourquoi?

— Parce que le rouge est rouge et le blanc est blanc.

L'homme qui parlait ainsi de ses